

Certes, la terre du Porzay est plus riche (pommes de terre, petits pois, haricots verts, fraises) que celle du Poher, mais, il faut y voir aussi les incidences du régime de la propriété.

Dans quelques fermes de Quéménéven, il y a chauffe-eau (4), cuisinière à mazout ou à feu continu, salle de bain ou douche, installations inconnues à Kergloff.

La même comparaison pourrait se faire pour les automobiles. Le cultivateur du Porzay a « Frégate », « Aronde », « 203 », tandis que celui du Poher est encore au stade de la voiture d'occasion.

Comme nous le disions tout à l'heure, la richesse de la terre, ajoutée au climat (proximité de la mer), a un rôle important dans l'évolution agricole d'une commune, mais, nous restons persuadé que la forme de la propriété joue également un rôle.

G.-M. THOMAS.

Quelques Aspects

DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE EN CORNOUAILLE

La presse, l'école, le tourisme, les sports et bien d'autres facteurs semblent conjuguer leurs efforts pour faire disparaître de la carte linguistique de Bretagne la langue bretonne. Fait bien curieux, quand on pense que la vieille langue celtique voit son usage diminuer au moment même où son enseignement dans les lycées et collèges est devenu officiel et que le bas-breton se débarrasse de son complexe d'infériorité, de cette honte qu'il éprouvait à s'exprimer dans sa langue maternelle. Mais nous ne sommes pas encore à la lecture de l'éloge funèbre du parler de plus de 1 million d'individus !

Le manque de documents officiels ou officieux nous empêche d'établir une vue générale de la question. Nous nous contenterons d'étudier quelques aspects de la lutte linguistique en milieu maritime, rural et urbain à partir de quelques types (1).

Voici tout d'abord la zone maritime s'étendant de la pointe de la Torche à l'embouchure de l'Odé. Trois groupements se dégagent de notre étude.

Celui de Penmarch, Guilvinec, Léchiagat. L'arrière-pays, avec ses palues de la Torche, de Plomeur et Poulguen reste très fidèle à l'emploi de la langue bretonne qui est utilisée pour 90 % dans les relations, bien que presque la totalité de la population soit bilingue. Dans les petits ports côtiers, le bigouden reste aussi fidèle à la langue de ses pères dans une très forte proportion, 75 à 80 % et ceci dans tous les milieux sociaux : familles de pêcheurs, de commerçants, d'ouvriers et même de fonctionnaires. Dans la vie de tous les jours, au point de vue social, économique et même culturel, nous avons pu constater que la langue bretonne est à l'honneur, exception faite des relations avec l'étranger. Le marin-pêcheur l'emploie toujours à bord de son bateau lorsqu'il parle à l'équipage. Les rares paroles françaises échangées sont des plaisanteries ou une conversation avec un passager d'occasion. Il est évident que les marins connaissent la langue apprise sur les bancs de l'école, mais s'y exprimant assez maladroitement, ils préfèrent leur langue maternelle. Il est, en effet, curieux d'écouter ces hommes, lorsqu'ils lancent leurs messages par radio en français, avec quelques expressions bretonnes : « X... en pêche, tout va bien à bord, rien à signaler » : on ne comprend que l'ensemble suivant « pêche, tout, bien, rien ». Une exception cependant pour les marins pratiquant la pêche à Concarneau, Lorient, Quiberon, Le Croisic dont l'accent change avec un parler français plus aisé. En famille, le marin parle à son épouse en breton, à ses enfants, écoliers ou étudiants, en français, mais reprend le parler celtique pour discuter avec son fils marin ou ouvrier !

Inconsciemment l'homme a une profonde admiration envers l'instruction, les connaissances acquises... évidemment en français ! Les femmes entre elles,

(1) L'article ne comprendra que l'étude du milieu maritime.

à l'usine, ou tout affairées à leurs dentelles, parlent le breton et elles ont le verbe haut pour dominer les bruits de la mer. Le jeune marin, à peine sorti d'une école emploie toujours à bord le breton, sous peine de s'attirer les sarcasmes et même la colère des anciens qui n'admettent pas l'abandon du parler de leurs ancêtres, d'ailleurs l'apprenti ne pense même pas à contester cette règle. Si parfois à Penmarch, plus souvent au Guilvinec, les jeunes s'interpellent en français, cela ne se passe jamais à Léchiagat, et pourtant il n'y a entre les deux populations qu'une lagune, un pont ! Il est vrai qu'en Bretagne, un simple ruisseau limite des aires géographiques. Les marins de Léchiagat ont-ils un respect plus poussé pour la tradition ou bien est-ce une origine paysanne plus récente qui les pousse à conserver leur tradition linguistique ? Même avec les filles de leur village, ils parlent la vieille langue, même si un interlocuteur du pays — et non étranger — s'exprime en français. A Penmarch et au Guilvinec, le breton, lors d'une occasion identique se soumet au français. D'ailleurs dans ces deux ports, les jeunes filles, entre elles, usent de la langue apprise sur les bancs de l'école, nous avons noté cependant quelques exceptions à Kérity et à Saint-Guénolé où le port de la coiffe — la tradition est vraiment une — conférait aux demoiselles le devoir de s'exprimer en breton.

Enfin, il est à remarquer que toute cette population bilingue mettra son point d'honneur à parler français aux filles des bourgs voisins et aux étrangers. Incontestablement, le français est la langue de l'homme cultivé et qui « sait vivre », et la personne jugeant l'interlocuteur sur la mine veut dans une discussion être à son niveau.

Plus à l'Est, voici un autre groupe : Lesconil, Larvor. Le tableau linguistique est ici violemment contrasté. Lesconil est un petit port où la langue française gagne du terrain, tandis qu'à Larvor le breton se maintient. Comment expliquer cette différence ? Depuis que les bateaux de pêche ont un tonnage de plus en plus important, les marins prennent pour lieu d'attache Loctudy ou Concarneau. Là ils s'habituent au langage nouveau, le parlant avec plus d'aisance. Retour au pays natal, ils découvrent Lesconil où le commerçant, au contact des touristes, a toujours tendance à délaisser le vieux idiome. Néanmoins il emploie la langue bretonne envers les indigènes, car il ne veut pas qu'on lui dise qu'il fait « des manières ». A Larvor, au contraire, le marin retrouve sa femme, une famille peu en contact avec l'extérieur et il s'exprime en breton. Au total, 40 à 50 % à Lesconil — en hiver — use de la vieille langue, tandis qu'à Larvor 95 % !

Enfin le groupe de Loctudy, Ile Tudy et Sainte-Marine où l'on parle le français, même chez les gens âgés. Le contact avec les touristes de plus en plus nombreux avec lesquels toute la population doit converser a provoqué cette évolution rapide. Ce contact est d'ailleurs permanent, le marin loue le rez-de-chaussée de sa maison à l'estivant, son épouse travaille en hôtel pendant la saison touristique. Si la langue bretonne est parfois employée à bord du bateau, rarement à terre par les vieux pêcheurs, on remarque que les jeunes gens la délaissent, souvent même ils l'ignorent. Quant aux jeunes filles, elles mettent leur point d'honneur à renier ce qui fut souvent leur langue maternelle. La présence d'une école de la marine nationale au Dourdy, près de Loctudy, a précipité l'évolution linguistique, aux marins on ne peut « décemment » parler breton. Notons également que commerçants, restaurateurs, hôteliers conversent avec leurs clients quels qu'ils soient en français.

Ainsi trois groupes apparaissent dans une petite zone, et ceci entre dans les cadres des études géographiques humaines et économiques. Malgré l'évolution rapide de tout la région, à tout point de vue chaque petite contrée a tendance à conserver son originalité. Nous verrons par la suite, que ce qui est vrai en milieu maritime, l'est aussi en milieu rural ou urbain.

Pierre KÉRAVAL.

Au moment où l'enseignement de la langue bretonne pénètre officiellement dans les écoles du second degré, il serait d'un grand intérêt de pouvoir dresser la carte linguistique de Basse-Bretagne. Par commune, il s'agirait de relever :

1) Le nombre d'enfants dont la langue maternelle est le breton. En regard ceux qui apprennent alors le français.

2) Le nombre de personnes ne connaissant que le breton et le nombre ne connaissant que le français.

3) Le bilinguisme étant à peu près généralisé, notez la proportion de l'emploi de chaque langue.

P. K.